

Curion  
débarque  
en Afrique.

s'embarquant avec le surplus (deux légions et 500 cavaliers), fit voile vers l'Afrique. Il devait s'y attendre à une lutte opiniâtre. Outre l'armée de Juba, nombreuse et assez solide dans son genre, Varus était là avec deux légions formées des citoyens romains établis dans le pays, et il avait armé une petite escadre de dix voiles<sup>1</sup>. Mais Curion disposait d'une force bien supérieure. Son débarquement s'effectua sans difficulté entre *Hadrumette*, gardée par une légion et les navires ennemis, et Utique<sup>2</sup>, sous laquelle se tenait Varus en personne avec une seconde légion. Curion marchant à lui plante son camp non loin d'Utique, là même où, un siècle et demi avant, Scipion l'Ancien a établi ses premiers quartiers d'hiver en Afrique<sup>3</sup> (III, p. 243). Obligé de garder ses troupes d'élite par devers lui pour la guerre d'Espagne, César avait en grande partie formé son armée de Sicile et d'Afrique avec les anciens légionnaires de l'ennemi, notamment avec ceux capturés à Corfinium. Les officiers pompéiens d'Afrique, qui presque tous avaient commandé ces mêmes légionnaires à Corfinium, employèrent à leur tour tous les moyens pour ramener à leur premier serment les soldats qu'ils avaient en face d'eux. Mais César ne s'était point

<sup>1</sup> [Le commandant désigné par le Sénat pour la province d'Afrique, était *Lucius Ælius Tubero*, ami et compagnon d'études de Cicéron (*B. c. 1* : 30) Mais, le propréteur, *C. Considius Longus*, auquel il succédait, était parti sans l'attendre, laissant toutes choses aux mains de *Q. Ligarius*, son lieutenant. Sur ces entrefaites, arrive *Attius Varus*, abandonné par ses soldats à Auximum (p. 244) : ils s'entendent entre eux et empêchent le débarquement de Tubéron, qui s'en va rejoindre Pompée en Grèce : César lui pardonnera. — Quant à *Q. Ligarius*, il combat sous Varus, et reste en Afrique jusqu'après Thapsus. — Plus tard, accusé devant César par le fils de Tubéron, il est défendu par Cicéron (*pro Ligar.*). Cette fois encore, César pardonne, et Ligarius, un jour, se rangera parmi ses assassins. Il périra proscrit.]

<sup>2</sup> [A *Anquilaria*, entre les promontoires de *Mercure* (cap *Bon*), et d'*Apollon* (cap *Zibeh*). *Lucius Cæsar*, le Jeune, lieutenant de Pompée, l'attendait à la hauteur de *Clypea* : mais il prit terre, et gagna *Hadrumette* où *Considius Longus*, revenu en Afrique, s'était posté avec une légion (*B. c. 2*, 23).]

<sup>3</sup> [*Castra Cornelianiana* (Tite-Live, 29, 35 : et *Cæs. B. c. 2*, 24 : les deux descriptions sont conformes.)]

Curion  
vainqueur  
devant Utique.

trompé dans le choix de son lieutenant. Aussi habile à manier une armée et à conduire une flotte qu'à conquérir sur ses hommes l'ascendant et la confiance, Curion les approvisionnait abondamment, et les combats qu'il livra furent tous heureux. Varus croyait que l'occasion seule manquait, et qu'au premier choc les nouveaux Césariens passeraient à ses aigles. Mû surtout par cette pensée, il se décida à livrer la bataille : son espoir fut déçu<sup>1</sup>. Aux paroles enflammées de son jeune général, la cavalerie de Curion se précipite et met les chevaux de l'ennemi en fuite : en vue des deux armées rangées en bataille, elle sabre les fantassins légers qui ont accompagné ceux-ci. Puis bientôt, les légions césariennes, enhardies par le succès, par l'exemple de Curion lui-même, se jettent dans la vallée profonde et difficile qui les sépare du corps principal de Varus. Les Pompéiens n'attendent pas son attaque : ils se réfugient honteusement dans leur camp, ils l'évacuent même la nuit venue. La victoire était complète : Curion aussitôt se met en devoir d'assiéger Utique<sup>2</sup>. Mais on lui annonce que Juba vient la délivrer avec toutes ses forces. Comme avait fait Scipion à l'arrivée de Syphax, il prend résolument son parti. Il lèvera le siège et se retirera dans les positions jadis occupées par l'Africain, afin d'y attendre tranquille les renforts venant de Sicile<sup>3</sup>. Sur les entrefaites, un nouveau rapport lui arrive. Juba, dit-on, attaqué lui-même par les princes voisins, a dû s'en retourner avec le gros de son armée. Il n'a détaché au secours d'Utique qu'un faible corps, sous les ordres de *Saburra*. Ardent qu'il était par nature, ce n'était point sans peine que le Césarien s'était décidé à l'immobilité. Aussitôt il reprend la campagne et veut se

<sup>1</sup> [*B. c. 2* : 27-33]

<sup>2</sup> [Voir le récit du combat où Varus, fuyant, faillit être tué par un simple soldat (*ibid.* 35-36)]

<sup>3</sup> [Les deux légions qu'il y a laissées et le reste de sa cavalerie (*B. c. 2* : 35-37).]



Il est battu  
par Juba  
sur le Bagradas.

jeter sur Saburra, avant que celui-ci ait pu se mettre en communication avec la garnison de la place. Sa cavalerie sort le soir, surprend la troupe de Saburra endormie au bord du Bagradas et la malmène. A la nouvelle de ce succès, Curion hâte la marche de son infanterie pour achever la défaite. On arrive et bientôt l'on voit l'ennemi luttant péniblement sur les derniers contreforts qui descendent au fleuve : les légions s'élancent et le poussent en désordre dans la plaine. Mais ici la fortune du combat change. Saburra n'était point seul et sans ses réserves, comme on l'avait cru : à moins d'un mille (allemand = 2 lieues) derrière lui se tenait toute l'armée numide. Déjà accourait l'élite de l'infanterie de Juba : déjà se montraient sur le champ de bataille 2,000 cavaliers gaulois et espagnols, qui venaient appuyer l'avant-garde africaine : enfin le roi lui-même se hâte avec le gros de ses soldats et seize éléphants<sup>1</sup>. Après toute une longue nuit de marche, et l'opiniâtre lutte de la matinée, il ne reste plus guère à Curion que 200 cavaliers romains en ligne, et comme eux ses fantassins succombent à la fatigue, à l'épuisement. Bientôt, dans cette vaste plaine, où ils se sont laissés emporter, les bandes ennemies grossissent à chaque minute et les entourent. En vain Curion tente d'en venir aux mains : les cheval-légers libyques se refusent aussitôt qu'une cohorte marche à eux ; et quand elle se retire, ils la pourchassent. En vain, les Romains tentent de remonter la pente des hauteurs : la cavalerie de Juba les y a devancés et ferme le passage. Tout est perdu. L'infanterie de Curion se fait tuer jusqu'au dernier homme. Seuls quelques cavaliers se firent jour. Curion aurait pu fuir facilement : il ne voulut pas reparaitre devant son général sans l'armée qu'il lui avait confiée ; il mourut l'épée à la main<sup>2</sup>. Quant à la garnison laissée

Mort de Curion.

<sup>1</sup> [César dit « LX éléphants » *B. civ.* 2. 40.]

<sup>2</sup> [*B. c.* 2. 38-44. — *Comp.* le récit d'Appien : 2 : 44 et s. et celui de Dio Cass. 41, 41. — Ces historiens sont sévères pour Curion,

au camp devant Utique, quant aux équipages de la flotte qui pouvaient sans peine regagner la Sicile, ils se rendirent à Varus, le jour qui suivit, terrifiés qu'ils étaient par la catastrophe sanglante du Bagradas (août ou septembre 705).

Ainsi finit l'expédition envoyée par César en Sicile et en Afrique. Elle ne laissait pas que d'avoir atteint son but principal. La Sicile et la Sardaigne ayant été simultanément occupées, il était paré par là aux plus urgents besoins de la capitale. Que si l'on avait échoué dans l'entreprise sur l'Afrique, les vainqueurs, il faut le dire, n'en tiraient point un grand et décisif avantage : ce n'était point pour César une perte irréparable que celle des deux peu solides légions conquises naguère à Corfinium. Mais pour lui, pour Rome elle-même, la mort prématurée de Curion était un immense malheur. Le général avait eu ses motifs en choisissant pour un grand et indépendant commandement ce jeune homme, novice dans le métier des armes, et qui n'était fameux encore que par les scandales de sa vie privée. Chez Curion, il y avait l'étincelle du génie de César. Comme César, il avait vidé jusqu'à la lie la coupe des voluptés : comme lui, il avait été homme d'État, sans passer d'abord par le métier de capitaine, et la politique, sa première institutrice, lui avait mis l'épée à la main. De même son éloquence ignorait les périodes arrondies, il parlait en homme qu'inspire une haute pensée<sup>1</sup> ; de même il menait hardiment, rapidement la

dont César, au contraire, voudrait excuser la témérité folle. La mort de Curion a inspiré à Lucain de beaux vers (*Phars.* 4. 799 et sq.) :

*Quid nunc rostra tibi prosunt turbata, forumque?...*

Puis, son invective tourne aussi bientôt à l'éloge et aux regrets :

*Digna damus, juvenis, meritæ præconia vitæ!*

*Haud alium tanto civem tulit indole Roma.....]*

<sup>1</sup> [V. ses discours à ses officiers en conseil de guerre, et à ses soldats (*B. civ.* 2. 31, 32). Sans doute, c'est César qui les met dans sa bouche ; mais César n'écrit que sur le rapport des témoins auriculaires. — V. p. 213, n. 2.]



guerre, dédaigneux des petits moyens : de même enfin il était tout aisance accorte, empreinte de légèreté parfois, tout aimable, ouvert de cœur, et se donnant entier à tout instant. Il n'est que trop vrai, son général le déclare, l'emportement de la jeunesse et du courage le firent téméraire ! Il ne voulut point de pardon pour une faute assurément pardonnable, et il courut à la mort par excès de fierté ! Mais dans la vie de César aussi, ne se rencontre-t-il pas maint trait d'imprudenc e égale et d'égal orgueil ? Il faut regretter sans doute que cette nature bouillonnante et débordante n'ait point eu le temps de rentrer apaisée dans ses rives, et que la fortune n'ait point réservé Curion pour les temps qui sont proches, temps misérablement pauvres en grands hommes, fatalement et immédiatement voués au régime détestable des médiocrités !

On ne peut savoir que par conjectures quelle influence les faits de guerre de l'an 705 exercèrent sur l'ensemble des plans de Pompée, et surtout quel rôle il avait réservé à ses grands corps d'armée de l'ouest, après la perte de l'Italie. Au camp d'Ilerda le bruit avait couru qu'il appellerait à lui l'armée d'Espagne par la voie de terre, par l'Afrique et la Mauritanie : rumeur purement aventureuse et qui, assurément, n'avait rien de fondé. Ce qui me paraît beaucoup plus vraisemblable, c'est que même l'Italie perdue pour lui, il persistait encore dans son projet primitif, qu'il voulait attaquer César de deux côtés à la fois dans les Gaules cisalpine et transalpine (p. 244), et qu'il préparait à cet effet un grand mouvement concentrique du fond de l'Espagne et de la Macédoine. On peut croire que les légions espagnoles avaient mission de se tenir à l'état de défensive sur la ligne des Pyrénées, jusqu'au moment où l'armée de Macédoine, en voie de formation, serait prête à marcher à son tour : toutes les deux alors, elles devaient s'ébranler et se donner rendez-vous, soit sur le Rhône, soit sur le Pô, suivant les circonstances : en même temps, la flotte tenterait de

49 av. J.-C.

Plan  
de campagne  
de Pompée  
pour 705.

reconquérir l'Italie propre. César, ce semble, l'avait prévu, et tout d'abord il avait pris ses précautions dans la Péninsule. L'un de ses meilleurs lieutenants, le tribun du peuple Marc Antoine, y commandait au titre de propréteur. Les ports du sud-est, *Sipuntum*<sup>1</sup>, Brundisium, Tarente (on craignait un débarquement sur ces divers points), avaient une garnison de trois légions. *Quintus Hortensius*, le fils dégénéré du fameux orateur<sup>2</sup>, rassemblait des vaisseaux dans les eaux tyrrhéniennes : *Publius Dolabella*<sup>3</sup> formait dans l'Adriatique une deuxième flotte.

<sup>1</sup> [*Santa Maria di Siponto*, à un kilomètre au sud de *Manfredonia*.]

<sup>2</sup> [V. p. 251, n. 2.]

<sup>3</sup> [Le gendre de Cicéron, aussi dépravé que Curion, sans racheter, comme lui, ses fautes par l'éclat du talent. *P. Cornelius Dolabella*, de la gens patricienne *Cornelia*, fort jeune encore est membre du collège des *quindecemvirs* (*sacris faciendis* : 703) : il accuse *App. Claudius* (consul en 700), pour crime de *majesté* et de *brigue*.

51 av. J.-C.  
50.

Lui-même, Cicéron l'avait défendu avant son départ pour la Cilicie : on ne lui reprochait rien moins que des crimes capitaux, meurtre, attentats honteux, etc. (V. la *II<sup>e</sup> Philipp.* de Cic. 3, 4 : *a puero pro deliciis crudelitas fuit*, etc.). A peu de temps de là, ayant su gagner les bonnes grâces de *Terentia*, il épouse *Tullia* (elle était sa troisième femme) malgré la vive répugnance du grand orateur, qui ensuite se met à l'admirer, et l'aide à régler ses dettes. Mais bientôt il recommence ses excès et se jette dans le parti de César. Cicéron en souffre d'abord, puis s'en accommode.

« Il aura un appui dans l'autre camp. »  
Après Pharsale, Dolabella reviendra à Rome, où, toujours perdu de dettes, il passe aux plébéiens, comme avait fait Clodius, en se faisant adopter par *Gnaeus Lentulus*. Tribun du peuple en 706, il propose la radiation totale des dettes, pendant que César est retenu dans Alexandrie (v. *infra*, ch. XI). De là, des tumultes sanglants. — César l'emmène ensuite en Afrique et en Espagne. Il lui avait promis le consulat pour l'an 710 ; à sa mort, Dolabella, faisant cause commune avec les meurtriers, prend les insignes consulaires. Il n'a encore que 25 ans, et n'a point passé par les charges antérieures. Il renverse l'autel de César et la colonne qui lui est dédiée sur le Forum : il précipite de la roche Tarpéenne ou fait clouer sur la croix les fanatiques venus pour sacrifier au dieu assassiné la veille ; et ces férocités *républicaines* lui valent l'éloge du parti. Bientôt, il se fait donner la Syrie pour province : mais avant de s'y rendre, il passe par la Grèce, la Macédoine et l'Asie Mineure, pillant partout. Il fait tuer *Trébonius*, le proconsul d'Asie (février 711), recommence ses extorsions, et enfin est déclaré ennemi public. En Syrie, il trouve *Cassius*, arrivé avant lui, qui l'assiège et le fait tuer dans *Laodicée*.

48.

44.

43.

Tullia avait divorcé, alors qu'elle était enceinte.



Utiles pour la défense de l'Italie, tous ces vaisseaux devaient aussi servir au transport projeté des légions de César en Grèce. Que si Pompée tentait de pénétrer en Italie par la voie de terre, *Marcus Licinius Crassus*<sup>1</sup>, le fils aîné de l'ancien collègue de César, était posté dans la Cisalpine avec un corps de troupes, et *Gaius Antonius*<sup>2</sup>, le

Nous avons insisté sur la simple esquisse qui précède, parce qu'elle est aussi de celles qui nous font voir au vrai l'état des mœurs privées et politiques, à Rome, en ces temps funestes. — On trouvera dans la correspondance de Cicéron nombre de lettres concernant Dolabella, ou même adressées à lui. Les sentiments les plus opposés s'y font successivement jour. — Tantôt, dans une missive à Terentia (Cal. février 704. — *ad fam.* 14 : 14), le beau-père se flatte « que si César livre Rome au pillage, Dolabella, du moins, pourra leur » être utile (*sin homo amens diripiendam urbem daturus est, vereor ut D. ipse satis nobis prodesse possit.* — V. aussi *ad Att.* 7 : 13, *ad fam.* 14 : 18). — Ailleurs, « il lui peine de le savoir auprès de » César (*ad fam.* 16, 12); » puis bientôt, Dolabella est « un jeune homme excellent, qui lui est cher (*ad fam.* 11, 16)! » — Puis, il lui donne des leçons d'éloquence (en 707 — *ad fam.* 9, 16 7, 33). Mais voici que Tullia divorce, et Cicéron voudrait bien faire rentrer la dot (*ad fam.* 6 : 28), que Dolabella se gardera de rendre jamais : quand sa fille est morte, des suites de ses couches (février 708), Cicéron lui écrit une lettre triste, affectueuse, et curieuse en ce sens qu'elle atteste que malgré le divorce, les bonnes relations n'ont pas cessé entre eux. D'ailleurs, Dolabella s'emploie alors et lutte même pour son ex-beau-père (*prælia te mea causa sustinere* (*ad Dolab.* — *ad fam.* 11, 11). Et puis, plus tard, quels éloges, quand Dolabella massacre les Césariens! « O mon admirable Dolabella!... » spectacle grandiose!... la roche Tarpéienne!... la croix!... Cette » colonne jetée à bas!... quel héroïsme! etc. (*ad Att.* 14 : 15). » Quelle vaillance! Je ne cesse de l'exhorter, de le louer (*ibid.* 14, » 16). — Je suis content de ta gloire! » (*Cic. Dolab. suo, ad fam.* 9, 14). Et il continue ainsi (*ad Att.* 14, 19 : 18, 21) : « On le por- » terait aux nues, si seulement il payait quelque terme sur la dot! » Mais bientôt, comme je l'ai dit, tout change : le héros n'est plus qu'un « scélérat » (*ad fam.* 12, 15), chose hélas! trop vraie, et lorsqu'on apprend qu'il s'est enfermé dans Laodicée, « on espère » bien qu'il y trouvera la peine de ses crimes (*ibi spero celeriter eum » pœnas daturum.* » *Lentul. à Cic. ad fam.* 12, 14, et *Cic. à Cassius,* 12 : 8, 12 : 10). — Que de faiblesse, que d'inconsistance de caractère et d'opinions chez ce grand et bon citoyen!

<sup>1</sup> *Marcus Licinius Crassus Dives.* On ne sait que peu de chose de lui, si ce n'est qu'à cause de sa ressemblance avec le sénateur *Axius*, on soupçonna sa mère *Tertulla* de n'avoir point gardé la fidélité conjugale (Suétone d'ailleurs (*Cæs.* 50), rapporte qu'elle avait aussi cédé à César). Il avait été questeur en Gaule, après le départ de son frère *Publius*, le lieutenant de Crassus le père dans la guerre parthique (*B. G.* 5, 24, 46, 47. 6 : 6). Par *Publius*, il s'était lié avec Cicéron. On ne sait pas la suite de sa vie.]

<sup>2</sup> *G. Antonius*, le second fils de *M. Antonius*, surnommé par

frère puîné de Marc Antoine, occupait en force l'Illyrie. Mais les jours se passèrent et Pompée n'attaquait point. Le premier choc n'eut lieu qu'au cœur de l'été, en Illyrie. Le lieutenant de César, *Gaius Antonius*, se tenait avec ses deux légions dans l'île de *Curicta* (*Veglia*, dans le golfe de *Quarnero*); et *Publius Dolabella*, avec sa flotte, croisait dans l'étroit bras de mer qui sépare *Curicta* de la terre ferme. A ce moment, les escadres pompéiennes dans ces mers, celle de Grèce, commandée par *Marcus Octavius*<sup>1</sup>, l'autre, celle d'Illyrie, commandée par *Lucius Scribonius Libo*<sup>2</sup>, fondirent sur *Dolabella*, anéantirent tous ses vais-

Destruction  
de la flotte  
et de l'armée  
d'Illyrie.

dérision *Creticus* (VI. pp. 214, 249). Il avait été questeur de *Minucius Thermus*, propréteur en Asie (703). — Capturé à *Curicta*, comme on le va voir, il resta prisonnier au camp de Pompée : la bataille de Pharsale le délivra. — A l'époque de la mort de César, il est pontife, puis préteur urbain (710), alors que son frère aîné, *Marcus*, est consul, et que son plus jeune frère, *Lucius*, a le tribunal. — Il reçoit la province de Macédoine. Mais déjà Brutus l'y a précédé avec des forces supérieures : il est battu par *Cicéron le Jeune*, et se réfugie dans Apollonie, où il est pris. A quelque temps de là, Brutus le fait tuer (712), à l'instigation d'*Hortensius* le fils, et pour venger l'assassinat de Cicéron le consulaire. — V. p. 251, n. 2).

<sup>1</sup> *M. Octavius*, de la gens plébéienne des Octaviens, édile en 704 avec *M. Cælius* (p. 221. *Cic. ad fam.* 3 : 4 — *ad Att.* 5, 21. 6, 1. Quand éclate la guerre civile, fidèle aux traditions aristocratiques de sa famille, il se range du côté de Pompée. — Après Pharsale, il revient en Illyrie avec sa flotte, défait *Gabinus* : puis, battu lui-même par *Vatinius* et *Cornificius*, il va en Afrique (*B. Alex.* 42-46). Après *Thapsus*, il a encore sous ses ordres deux légions, et prétend au commandement. — Enfin on le revoit à Actium, où, lieutenant d'Antoine, il commande au centre (*Plut. Cato min.* 65, et *Ant.* 65).]

<sup>2</sup> [*Lucius Scribonius Libo*, d'une famille plébéienne, fut tribun du peuple en 698 : dès cette époque, il appuie Pompée qui veut l'expédition d'Égypte (VI, p. 312, et *supra* p. 138, n. 1). — Au début de la guerre civile, il a le commandement de l'Étrurie. Il rejoint Pompée en Campanie, et le suit à Brindes. Là, César, par l'intermédiaire de *Caninius Rebilus*, ami de *Libo*, transmet à celui-ci de nouvelles paroles d'accommodement auxquelles Pompée coupe court. Les » consuls sont partis : on ne peut entrer en pourparlers sans eux! (*B. c.* 1, 26. — *Cic. ad Att.* 7, 12. 8, 11). » *Libo* sert ensuite sur la flotte comme lieutenant de *Bibulus*, l'amiral de Pompée : puis, à la mort de *Bibulus*, il lui succède. Chargé de bloquer Antoine dans Brindes, il le laisse échapper, avec le second corps, qui va rejoindre César en Épire (*B. c.* 3, 15-24). — Jusqu'à la mort du dictateur, on n'entend plus parler de lui. Mais, en 710, nous le retrouvons en Espagne avec *Sextus Pompée*, son gendre (*ad Att.* 16, 4). Un peu plus tard, Octave, par le conseil habile de *Mécène*, épouse *Scribonia*, sa sœur,

51 av. J.-C.

44.

42.

50.

56.

44.

50 av. J.-C.

47.

46.



seaux, et enfermèrent Antonius dans son île. Il fallait le sauver à tout prix. *Basilus*<sup>1</sup> et Salluste accoururent d'Italie avec un gros de troupes, et Hortensius fit voile dans la même direction avec la flotte tyrrhénienne : mais les amiraux ennemis étaient trop forts pour eux ; les légions d'Antoine furent abandonnées à leur sort. Les vivres manquaient : les soldats mécontents s'ameutent, et à l'exception de quelques pelotons qui réussissent à gagner la terre ferme en radeau, le corps entier, gros de quinze cohortes encore, met bas les armes. Transféré en Macédoine sur les navires de Libo, il y est incorporé à l'armée de Pompée. Quant à Octavius, il reste dans ces parages pour y achever la soumission de l'Illyrie, actuellement dépourvue de troupes. Les Dalmates, toujours en lutte avec César, depuis les temps de son proconsulat des Gaules (p. 145) ; les insulaires de la forte cité d'Issa (*Lissa*), et maints autres peuples se tournent du côté de Pompée : César n'y comptait plus de partisans que dans *Salone* (*Spalato*) et *Lissos* (*Alessio*). Les gens de Salone soulèvent bravement un siège ; et réduits à toute extrémité, ils firent une sortie heureuse, si bien qu'Octavius rebuta le camp et s'en alla hiverner à Dyrrachium<sup>2</sup>.

39. 34 av. J. C.

déjà deux fois veuve. Ce mariage amène la réconciliation des Triumvirs, à laquelle Libo contribue (715). Enfin, en 720, Libo est consul avec M. Antoine : et son nom, depuis lors, tombe dans l'oubli de l'histoire.]

54. 52.

<sup>1</sup> [*Lucius Minucius Basilus* prit le nom de son oncle maternel, qui l'avait adopté : son nom d'origine était *Marcus Satrius*. Il servit en Gaule, en 700 et 702 (*B. G.* 6. 29-30. 7, 92), où il demeura, sans doute, jusqu'à la guerre civile. César lui donna alors un commandement naval (*Flor.* 4, 2 ; *Lucan.* 416). Comme Brutus et tant d'autres lieutenants, il leva le poignard sur le dictateur, ce dont Cicéron le loue (*ad fam.* 6, 15). Il fut bientôt tué lui-même par un esclave.]

<sup>2</sup> *App. B. c.* 2, 47. — *Flor.* 4, 2. — *Oros.* 6, 15. — *Dio Cass.* 41, 40, et *Lucan.* 4, 402-581). Tout cet épisode manque dans les Commentaires. Selon les critiques allemands, il était raconté à la fin du livre 2, *B. civ.*, qui tourne court, et est de moitié moins long que les deux autres. Le chap. 9 du livre 3 est également incomplet ; mais au chap. 10, dans les paroles qu'il charge *Vibullius Rufus*, son prisonnier pour la seconde fois, de porter à Pompée, César fait mention de l'affaire de l'île *Curicta* (*militumque deditione*

Si considérables que fussent les succès de la flotte pompéienne en Illyrie, ils n'influaient pourtant pas puissamment sur l'ensemble des opérations : ils semblent se réduire même à néant, quand l'on voit que dans toute cette année 705, si remplie d'événements immenses, ils furent les seuls faits militaires à placer au compte des forces de terre et de mer qui obéissaient directement à Pompée. Rien ne vint de l'Orient, où tout s'amassait contre César, général en chef, Sénat, deuxième grande armée, grandes flottes, approvisionnements militaires, énormes ressources financières. A l'heure du besoin, l'Occident ne reçut nul secours. Sans l'excuser tout à fait, on expliquera, je le veux, cette inaction funeste des soldats de terre, par l'absence de concentration des forces militaires éparpillées encore dans toute la moitié orientale de l'Empire, par la méthode même de Pompée, qui ne voulut jamais se mettre en mouvement, tant qu'il n'avait pas la supériorité écrasante du nombre, par son indécision et sa lenteur naturelle, par les dissensions même des coalisés entre eux. Encore avait-on la flotte maîtresse sans conteste de la Méditerranée, et qui ne fit rien pour arrêter les événements, rien pour défendre l'Espagne, rien ou presque rien pour la fidèle Massalie, rien pour la Sardaigne, la Sicile, l'Afrique ; et qui, sans tenter de reconquérir l'Italie, aurait pu bien facilement lui couper les vivres ! La confusion, le désordre étaient-ils donc au comble dans le camp des Pompéiens ? Impossible de s'en rendre suffisamment compte, si fondée que s'en impose la conviction ! — Jugeons du moins la situation par les résultats de la campagne. César avait pris la double offensive en Espagne, en Sicile et en Afrique ; là, il avait complètement

Résultats  
généraux  
de la campagne.

49 av. J.-C.

*ad Curictam*). Ailleurs (*B. c.* 3, 67), il dit que G. Antonius avait été trahi par *Tit. Pulio*, un de ses officiers. (V. sur lui *B. G.* 44). — Enfin (3, 4) César énumère, parmi les forces de Pompée, les soldats d'Antoine faits prisonniers (*Antonianos milites admiscuerat*). — C'est au cours de la campagne malheureuse d'Illyrie que se place le trait d'héroïsme des recrues d'*Opitergium* (p. 234.)



réussi; ailleurs, son succès était mélangé de male fortune : mais, en reprenant la Sicile, il avait, dans son objet principal, anéanti le plan de Pompée, qui voulait affamer l'Italie : en détruisant l'armée constitutionnelle d'Espagne, il avait rendu impossible son grand mouvement combiné : en Italie enfin, les préparatifs de défense restaient, à très-peu près, intacts. Malgré de sensibles pertes en Afrique et en Illyrie, à la fin de la première année de la guerre, César avait décidément et décidivement campagne gagnée. Mais, tandis qu'ils n'avaient fait aucun sérieux effort, en Orient, pour arrêter la marche conquérante de César dans l'ouest, les Constitutionnels avaient voulu, du moins, mettant à profit un répit honteusement gagné, se consolider, autant qu'il était en eux, dans leurs positions et politiques et militaires. La Macédoine était le grand rendez-vous des Anti-Césariens. Là étaient venus Pompée et la masse des émigrés de Brindes : là, tous les autres fugitifs arrivant de l'ouest, Marcus Caton, de Sicile, Lucius Domitius, de Massalie, et d'Espagne surtout une foule d'excellents officiers et soldats de l'armée dissoute, Afranius et Varron, leurs anciens généraux, en tête. En Italie, l'émigration aristocratique n'était pas seulement affaire d'honneur, mais de mode : elle avait pris un élan nouveau, quand arrivèrent les nouvelles défavorables des embarras de César devant Ilerda : les tièdes eux-mêmes, les politiques, qui avaient nagé entre deux eaux, rejoignaient peu à peu : enfin Cicéron avait fini par se convaincre lui-même qu'à vouloir satisfaire pleinement à son devoir de bon citoyen, il ne suffisait pas d'écrire quelque beau « traité sur la Concorde. » Le Sénat des fugitifs siégeait à Thessalonique, où la Rome officielle tenait ses états-généraux par intérim. Il comptait environ 200 membres, vieillards blanchis par l'âge, pour la plupart, et presque tous consulaires. Toujours est-il qu'ils n'étaient que des émigrés. Le *Coblentz* romain, d'ailleurs,

Les  
constitutionnels  
s'organisent  
en Macédoine.

L'émigration.

affichant toutes les hautes prétentions du beau monde de la capitale, faisait comme lui pauvre mine au jour de l'action : réminiscences inopportunes, récriminations plus inopportunes encore, corruption et sottise politique, misères financières enfin, rien ne manquait au tableau. C'était bien le moins qu'à l'heure où s'écroulait l'édifice antique de la Constitution, les émigrés prissent à tâche d'en sauver avant tout les vieilleries usées et rouillées : pour comble de ridicule, on les entendit un jour, saisis d'un scrupule de conscience, et n'osant prendre le nom de « Sénat » hors de l'enceinte sacrée de Rome, se donner prudemment une autre appellation : « les Trois Cents<sup>1</sup> » ! Et puis, les voilà qui instituent de longues procédures de droit public. Une loi curiate se peut-elle faire ailleurs qu'au Capitole ? Où et comment la décréter ? — Mais le plus grand mal était dans l'indifférence des tièdes, et dans les colères stupides des *ultras*. Impossible d'amener les premiers à se remuer, ou seulement à se taire. Leur demandait-on quelque service dans l'intérêt commun, aussitôt, avec cet esprit d'inconséquence, qui est le propre des gens faibles, ils tenaient la mise en demeure pour une méchanceté calculée en vue de les compromettre davantage, et ils n'agissaient point ou n'agissaient presque qu'à contre-cœur. Naturellement, avec leur science meilleure, venant trop tard toujours, avec leur génie suprême de l'inexécution, ils étaient un fléau, à

Les tièdes.

<sup>1</sup> [Aux termes exprès du droit « l'assemblée légitime du conseil de Rome » de même que « la Justice légitime » ne pouvait siéger que dans la ville, ou dans l'enceinte de sa banlieue [*intra pomerium*]. D'ailleurs, le Sénat de Thessalonique prit ce nom des *Trois-Cents* (*B. Afr.* 88, 90 : App. 2, 95), non parce qu'il aurait compté, en effet, 300 membres, mais parce que c'était là le nombre originaire des sièges sénatoriaux de Rome [I, pp. 92 et s., et IV, *Additions et variantes*, p. v.] Je tiens pour très-croyable que cette assemblée se renforça par une adjonction de chevaliers notables : mais quand Plutarque (*Cat. min.* 59, 61) ne voit dans les *Trois-Cents* qu'un groupe de gros marchands italiens, il comprend mal le document où il puise. [V. Dion Cass. 42, 43. — Lucan. 5, 7 et s. — App. *B. civ.* 2, 50-52.]



Les ultras.

chaque heure, pour les hommes d'action. Tout critiquer, affaire petite ou grande, bafouer, déplorer, décourager ou énerver la foule par leur propre abattement ou leur attitude désespérée, voilà leur œuvre! Si telle était l'atonie chez les faibles, chez les *ultras* l'exaltation<sup>1</sup> débordait. Ici, on professait hautement qu'avant de parler de paix, il fallait qu'on apportât la tête de César<sup>2</sup>. Les tentatives essayées par César jusqu'à ce moment extrême et à tant de reprises, on les repoussait sans y vouloir regarder : on en profitait toutefois pour attenter perfidement à la vie de ses envoyés. Que les Césariens déclarés jouassent le gros enjeu de leurs corps et de leurs biens, cela se comprend : mais aux gens restés neutres, absolument ou à demi, on ne faisait pas meilleure part<sup>3</sup>. Lucius Domitius, le héros de Corfinium, ouvrit sérieusement, en plein conseil de guerre, la proposition suivante : « Les Sénateurs, combattant dans les légions » de Pompée, feront passer par les votes tous ceux qui » sont demeurés neutres, et tous ceux qui, ayant émigré, » n'ont point rejoint l'armée : selon les cas, ces hommes » seront ou acquittés, ou condamnés soit à l'amende, soit » à la mort avec confiscation. <sup>4</sup> » Un autre se levant un

<sup>1</sup> [M. Mommsen dit par antithèse « l'hypertonie en pleine fleur. » Nous n'avons pu traduire mot à mot.]

<sup>2</sup> [C'est le mot de Labiénus, rompant les conférences sur l'Apsos, entre Vatinius et Varron. *B. c.* 3, 19... « nam nobis nisi Cæsaris capite relato pax esse nulla potest. »]

<sup>3</sup> [*B. c.* 1, 33.]

<sup>4</sup> [Et Lucius Domitius in consilio dixit placere sibi bello confecto ternas tabellas dari ad iudicandum iis, qui ordinis essent senatorii belloque uno cum ipsis interfuisent, sententiasque de singulis ferrent qui Romæ remansissent, quique intra præsidia Pompeii fuissent, neque operam in re militari præstitissent : unam fore tabellam qui liberandos omni periculo censerent : alteram qui capitis damnarent ; tertiam qui pecunia multarent. (*B. c.* 3, 83. — Cic. *ad Att.* 11, 6. — Suet. *Nero*, 2). — Et toutes ces propositions follement cruelles émanaient d'hommes qui se disputaient par tous les moyens les simulacres des honneurs républicains. A Domitius, il fallait le pontificat, et il avait pour rivaux Lentulus et Scipion, le beau-père de Pompée. Il appelait Cicéron, son ancien ami, « un lâche », mais celui-ci redoutait la victoire des Pompéiens plus que celle de César : « Je ne me repens pas de m'être tenu à l'écart de l'armée : toutes ces

jour<sup>1</sup>, accusa en forme, devant Pompée, Lucius Afranius. Ayant mal défendu l'Espagne contre César, Afranius était coupable de corruption et de trahison. Chez ces républicains bon teint<sup>2</sup> l'idée politique revêtait le caractère d'un dogme religieux : contre les tièdes du parti, contre Pompée lui-même et son entourage, ils nourrissaient plus de colère encore, s'il était possible, que contre leurs adversaires déclarés : ils les haïssaient de cette stupide haine fréquente chez les théologiens ultra-orthodoxes : enfin, dans ces querelles innombrables, amères, qui divisaient en groupes hostiles et le Sénat et l'armée des émigrés, ils étaient à la fois les instigateurs et les coupables. Et ils ne s'en tenaient point aux mots. Marcus Bibulus, Titus Labiénus et ceux de leur coterie, joignant la pratique à la théorie, massacraient en masse tous les officiers et soldats de César qui leur tombaient dans les mains, cruautés qui n'étaient rien moins que faites, on le comprend, pour ôter aux Césariens leur énergie sous les armes. Si, pendant que César était hors d'Italie, la contre-révolution constitutionnelle n'y leva jamais son drapeau, alors pourtant que l'élément contre-révolutionnaire y était en force (p. 256), la cause en est, selon le dire même des ennemis plus clairvoyants de César, dans l'inquiétude générale et profonde que suscitaient ces Républicains extrêmes, prêts à lâcher bride à leurs fureurs au lendemain d'une restauration. Les honnêtes gens du camp de Pompée étaient au désespoir en face de pareilles folies. Pompée, brave soldat de sa personne, épargnait les captifs, quand il osait et pouvait : mais pusillanime qu'il était, et se sentant dans une

» cruautés, toutes ces alliances avec les nations barbares, la proscription préparée, non contre tels et tels, mais en masse ! J'ajoute que tous l'avaient décidé, vos biens étaient la proie de leur victoire : je dis vos biens, etc. » (*ad Att.* 11, 6).]

<sup>1</sup> [*Acutius Rufus*, un inconnu (*B. c.* 3, 83. — Plut. *Pomp.* 67. *Cæs.* 41).]

<sup>2</sup> [Le texte dit « teints en laine (*in der Wolle gefärbten*). »]